

Témoignage de M. Georges DAUZOU, de Dieppe, âgé de 19 ans, le 19 août 1942

(transmis par son fils Alain DAUZOU)

Très tôt, le matin du 19 août 1942, réveillé par le bruit de la mitraille, je sortis de chez moi, une habitation à l'angle de la Place du Moulin à Vent et de la rue de la Lanterne.



J'allai rejoindre mon poste à la Défense Passive et assurer mes fonctions de chef d'îlots, rue Parmentier, quand un soldat allemand me fit signe de le rejoindre. Il me montrait à l'extrémité de la rue Parmentier, vers la mer, derrière le mur obstruant cette voie (1) et près d'un canon en position de tir, le corps de son camarade, étendu, blessé. Je me dirigeai donc vers le blessé et constatai qu'il était mort. Je me baissai donc pour le saisir par les bottes en pensant que son camarade le prendrait par les épaules. Mais rien... Je levai la tête et l'aperçut. Il me regardait alors les yeux hagards, un filet de sang lui coulait de la tempe. Je partis alors, me demandant ce qui pouvait bien se passer.

A ce moment à l'intersection des rues de la Lanterne et Parmentier, je croisai un groupe de marins allemands logeant dans un immeuble à l'angle de la rue Parmentier et du Boulevard de Verdun, et qui descendaient en courant vers le quai Henri IV, se débarrassant des gre-

nades qu'ils portaient, en les jetant dans la rue.

La bataille faisait rage et je me demandais toujours ce qui se passait. Descendu sur le Quai Henri IV, je ne vis personne. Des bombardiers, escortés de chasseurs, passaient à basse altitude. Seul, un chaland, basé dans l'avant-port, tirait. Je remontai donc la rue Parmentier, tournai rue Desceliers, vers la rue Bethencourt, pour me rendre au poste de secours. C'est à ce moment que commencèrent les surprises. Quai Henri IV, au n°49, à l'entrepôt POTTS, il y avait une dizaine de soldats allemands tués, ramenés là.

Me dirigeant vers la rue Béthencourt, en empruntant la rue Desceliers, j'aperçus à l'entrée du couloir de la Maison Leveau, face à la rue Béthencourt, deux soldats canadiens. Je me dirigeai vers eux. Ils me firent signe de m'écarter et de descendre la rue. Je les écoutai et descendis au poste de secours où je racontai mon aventure à l'infirmière. Peu de temps après, je repartis, traversant la cave donnant accès rue Parmentier. Puis en utilisant une cour, j'arrivai rue Canu. Là, dans le milieu de cette rue, je vis un autre soldat canadien descendant vers le Quai Henri IV, rejoindre un autre Canadien. Je remontai donc la rue Canu vers la Place du Moulin à Vent où se trouvait un abri. Quelle ne fut pas ma surprise de voir que, devant la porte de cet abri, se tenait un autre Canadien. Il me remit un paquet de tracts à distribuer mais je ne les conservais pas, de peur des représailles allemandes. Je crois me rappeler le texte : « ceci est un coup de main.... »

Je continuai ma mission en visitant les abris, secourant les blessés civils, les transportant même au centre de soins voisin. Je revins, au bout d'un certain temps, Place du Moulin à Vent, à l'entrée du couloir de la maison « le Roy d'Étioles », couloir qui donnait accès à la plage en traversant la maison. C'est par ce chemin que les soldats canadiens étaient passés. A l'entrée de ce couloir, un soldat canadien m'adressa la parole, me demandant qui j'étais. Avec mon casque, mon brassard, mon masque à gaz, évidemment, j'avais une allure plutôt militaire. Je lui expliquai que j'appartenais à la Défense Passive. Il me dit alors, qu'il fallait qu'il réembarque. Il me tendit la main. Je la serrai et il me dit : « *France, je reviendrai, je t'aime* ». Je vous assure que pour moi, cette phrase demeure inoubliable.

En fin d'après-midi et dans la soirée, les incendies faisaient rage en bordure de plage. J'étais alors avec les sapeurs pompiers. A la tombée de la nuit, nous voulions passer par les couloirs donnant accès à la plage, pour combattre les incendies. Je me rendis sur la plage. J'entendais les appels et les gémissements des blessés. Mais la plage était gardée et un soldat allemand me refoula.

Quand le calme fut à peu près revenu, je décidai de rentrer chez moi pour le restaurer un peu, n'ayant absolument rien mangé depuis le matin. Stupéfaction : un peu de pommes de terre à l'huile préparées pour le repas du midi avait disparu et à côté de l'assiette, un tract me signalait le passage d'un soldat canadien. Peu de temps après, j'appris que, chez mon charcutier, quelques maisons plus loin, il avait bu un peu de « Raphaël », un vin apéritif. Est-ce le même Canadien ou un autre qui s'est manifesté ? L'énigme demeure, mais qu'importe ! Ils (ou il) ont bien fait.



Georges DAUZOU
décédé en 1993

